

**Allocution de Barbara Fournier, membre du Conseil de la Fondation Bataillard, le 6 juin 2024, à l'occasion de la remise du Prix Bataillard / Payot de littérature suisse**

Mesdames les directrices, Mesdames et Messieurs les libraires,  
Chère Fanny Wobmann, Mesdames et Messieurs,

Pour la deuxième année consécutive, les membres du comité de la Fondation Pierre et Nouky Bataillard, en partenariat avec les libraires Payot, se réjouissent de remettre le prix de littérature suisse, doté d'un montant de 10'000 francs. Ce prix, à l'évidence, aurait ravi notre fondatrice, Nouky Bataillard, qui a œuvré pendant de très nombreuses années au rayonnement de la littérature suisse et tout particulièrement de la littérature romande. Journaliste, chroniqueuse puis poète, elle a présidé pendant 4 ans la Fédération internationale des écrivains de langue française et elle a été membre de l'Association vaudoise et de la Société suisse des écrivains, convaincue qu'elle était de l'importance de soutenir les auteurs qu'elle percevait comme des éclaireurs indispensables dans un monde toujours chahuté et toujours en perte de repère et d'imaginaire.

Avec son mari, Pierre Bataillard, graphiste suisse phare, illustrateur, muséographe, artiste peintre, elle a formé un couple d'une extraordinaire modernité qui n'a cessé de s'engager dans l'acte de création avec passion et bonheur. Après 61 ans d'amour partagé, Pierre et Nouky se sont éteints respectivement en 2008 et 2019, laissant derrière eux un patrimoine artistique impressionnant mais aussi une Fondation qui porte leurs noms et qui poursuit selon leurs vœux trois objectifs précis :

- Soutenir et promouvoir toute action visant à la protection de la nature et des animaux,
- Apporter une aide ponctuelle à la création artistique sous toutes ses formes,
- Assurer la protection et la promotion de l'œuvre de ses fondateurs.

Le Prix Bataillard Payot s'inscrit dans cette volonté de soutien aux créatrices et créateurs de notre pays.

Que l'on me permette ici de citer Claude Paquier, président de notre Fondation, et Nicolas Boillat qui ne peuvent malheureusement pas être des nôtres ce soir, mais aussi Michel Sartori, et les deux membres du jury du prix Bataillard Payot qui m'ont accompagnée dans cette action littéraire : Béatrice Béguin et Daniel Cherix, aux côtés de quatre libraires chevronnées : Fanny Roturier, Leila Hayek, Christine Grivel et Lisiane Rapin.

Après des échanges passionnés autour de la dizaine d'ouvrages présélectionnés par les libraires Payot, le choix définitif s'est arrêté, en douceur, sur un titre qui résonne comme un fragment poétique : « Les arbres quand ils tombent » de Fanny Wobmann, chez Quidam éditeur.

Le jury a été touché par la délicatesse d'un livre qui échappe aux définitions. Ni essai, ni enquête, ni témoignage, ni tentative autobiographie, ni chronique et pourtant un peu tout cela à la fois, « Les arbres quand ils tombent » racontent un double voyage qui se tisse sur une trame tantôt serrée, tantôt flottante, entre le présent de l'âge adulte et le passé de

l'enfance, entre deux continents, Blanc et Noir, entre deux territoires intimes de l'ici et de l'ailleurs, le Jura et Madagascar...

Fanny Wobmann, vous avez écrit un livre des oxymores : Sous la douceur des mots perce la dureté des questions sans réponse, au rythme inaltérable des saisons répondent des fragments de souvenirs qui éclatent entre deux pans d'oubli. Émergent alors du paradis perdu d'une enfance africaine des relents d'enfer. Comment réconcilier la petite fille que vous étiez, née à la Chaux-de-Fonds au sein d'une famille de coopérants suisses, une petite fille qui a vécu les années les plus lumineuses de son enfance sur le continent noir : au Rwanda, juste avant que le pays ne se couvre de « sang et de ténèbres », et à Madagascar, ce paradis menacé de la biodiversité qui demeure l'un des pays les plus pauvres du monde ? Comment la réconcilier, cette petite fille heureuse, avec la femme que vous êtes devenue et qui a pris conscience, à des années-lumière de là, de ce qu'est la « blanchité », les plaies toujours suintantes du passé colonial et les blessures jamais refermées du présent postcolonial ?

« Les arbres quand ils tombent » posent la question de l'être – cet infinitif qui, vous l'écrivez, n'existe pas dans la langue malgache – mais posent aussi, plus douloureuse encore, la question de l'avoir, de ce qui reste après la perte. Comment se déposséder de son histoire, de son héritage, et en même temps comment se les réapproprier ? Comment comprendre le sens de l'action et les motivations de ses parents engagés dans la coopération au développement, recréer le lien avec l'amie malgache, sœur d'âme retrouvée et en même temps à tout jamais perdue... ? Comment dire et s'interroger ? Comment déranger le passé recomposé et ne pas blesser celles et ceux que vous aimez ?

Chère Fanny Wobmann, le jury a été séduit par la grâce de votre écriture et par la profondeur d'un texte qui palpite, qui avance, qui doute, qui bouleverse, qui restaure, qui répare, un texte qui se fraie un chemin en même temps que celles et ceux qui le lisent, par tâtonnements successifs. Vous interrogez aussi cette posture d'auteure et son pouvoir des mots. L'écrivaine que vous êtes est aussi en quête de compagnons et de compagnes de route pour éclairer ce parcours accidenté qu'impose l'exigence de regarder en face son héritage personnel et l'héritage de la couleur de sa peau. On croise ainsi, au fil des pages, Annie Ernaux et Lilian Thuram, Rosa Amelia Plumelle-Urbe et Toni Morrison parmi quelques autres figures qui agissent comme des balises précieuses, car on avance dans votre livre comme dans une forêt profonde. Et c'est par l'arpentage lui-même que ses lignes de vie, de fracture et de fuite se mettent à nu, c'est par l'arpentage que s'esquissent à nouveau les échappées belles.

Du Jura à Madagascar et au Rwanda... la forêt est le lieu de la révélation et de la sérénité, même si la hache des bûcherons, la folie d'un cyclone tropical ou la barbarie des hommes ne sont jamais loin... Votre écriture, Fanny Wobmann, relève les arbres quand ils tombent. Dans ce livre qui foisonne de feuilles, de branches, de mousses et d'écorces, vous savez distinguer dans la pénombre les sapins du Jura, « longs et noirs, ébouriffés », voir osciller dans le vent les peupliers italiens, êtreindre là-bas les baobabs presque millénaires et courir dans la forêt de conifères la plus proche en comptant ses coupes claires.

Les arbres quand ils tombent se souviennent-ils du sang rouge qui a inondé les terres du Rwanda ? Les arbres quand ils tombent ont-ils gardé la mémoire de la petite Fanny qui, à deux

pas de l'océan, aimait tant les prendre dans ses bras ? Les arbres quand ils tombent savent-ils combler le silence qui accompagne la contemplation de ces photos de famille qui ne livrent jamais leurs secrets et savent-ils emplir de mots ce que deux amies d'enfance laissent suspendu entre les lignes ?

Mais après toutes ces questions qui tourbillonnent dans l'air autour de nous, il faut s'arrêter ce soir sur une affirmation qui ne souffre pas l'ombre d'un doute : Bravo à vous, chère Fanny, l'ensemble du jury vous félicite pour le très beau livre que vous nous avez offert et nous sommes tous très heureux de vous remettre ici le Prix Bataillard Payot de littérature suisse 2024 !

6 juin 2024, Lausanne